

Prédication du Père Yves Trocheris, curé de Saint Eustache

Temple de l'Oratoire du Louvre le 23 janvier 2022

« Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre »

Luc 4, 21

En cette semaine, nous prions pour l'unité des chrétiens. Unité qui avec les crises que nous traversons, notamment celle de la pandémie, doit nous paraître essentielle, en ce sens où toutes les sources de réconciliation, tous les gestes produits en faveur de la paix, ramènent notre conscience à cette liberté de pouvoir encore espérer. Cette année, la semaine de prière pour l'unité est animée par le Conseil des Églises du Moyen-Orient. Tous les chrétiens rappellent ainsi communément combien l'implantation historique du christianisme au Moyen-Orient est une donnée dont nous devons tous assurer l'avenir. A ce titre le Conseil des Églises d'Orient a choisi le passage de l'Évangile de Matthieu (Matthieu 2, 2) où il est dit : « Nous avons vu son astre à l'Orient et nous sommes venus lui rendre hommage ». C'est bien cette étoile qui brille à l'Orient qui guide le pas des hommes et femmes vers la justice, la paix, et la joie. Et j'ajoute, conformément à l'épître aux Éphésiens (Éphésiens 3, 6) que cette joie qui commence en Dieu-fait-enfant, que cette joie qui vient donc ultimement de Dieu, est universellement destinée, pas simplement au peuple d'Israël, pas simplement aux chrétiens, mais bien à tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté : « les païens sont associés au même héritage, au même corps, au partage de la même promesse, dans le Christ, par l'annonce de l'Évangile ».

Aujourd'hui même, tous les chrétiens sont invités à emprunter d'un même cœur ce chemin vers l'espérance que Dieu nous offre. Cela, l'Oratoire du Louvre et la communauté de Saint-Eustache essayent de le vivre ensemble, à leur mesure certes, mais assurément. Au moment où je prêche devant vous, Béatrice Cléro-Mazire, votre pasteure, proclame à Saint-Eustache l'Évangile et le commente. Depuis plusieurs mois, la pasteure Agnès Adeline-Schaeffer et moi-même nous retrouvons mensuellement pour animer ensemble le Groupe œcuménique biblique. De même, et je viens de parler du chemin vers l'espérance à emprunter tous ensemble, l'Église catholique revient, à la demande du Pape, sur sa manière de vivre la synodalité (*syn-odos*). Tous les catholiques sont ainsi appelés à se réunir selon la diversité de leurs modes de rencontre en réfléchissant, mûris par l'appel à l'Esprit saint, à

leur « être-avec ». Le Pape a tenu à ce que cette réflexion de notre « être-avec » implique la présence de nos frères et sœurs dans la foi. C'est pour moi une véritable joie intérieure que de savoir la pasteure Agnès Adeline-Schaeffer participante de la commission et de la démarche synodale qui sont lancées dans la paroisse dont j'ai la charge. J'ajoute que la présence d'Agnès dans cette commission est fortement appréciée, et que nous vivons vraiment avec elle un partage fraternel. Oui et à l'occasion de cette consultation synodale, face également aux crises que nous traversons, celle par-dessus tout du phénomène de la pédocriminalité dans l'Église catholique, nous avons vraiment besoin de votre présence, nous avons besoin de vos prières. De cette crise, de ces crises, nous ne sortirons victorieux que si nous répondons tous authentiquement à l'appel qui est contenu dans la Parole de Dieu, que si encore, nous trouvons la liberté de porter un regard nouveau sur notre manière de nous rassembler. Je tiens absolument à rappeler que toutes les Églises ont des manières propres de se rassembler, tant et si bien que le désir de l'unité pour les chrétiens ne peut nullement consister dans le souci de créer une Église indivise. Un tel souci serait l'expression d'une utopie nourrie d'une intention malheureuse.

Les chrétiens ne sont cependant pas dépourvus d'une intention qui les oblige à se retrouver, à partager, à espérer ensemble. Nous nous permettons de le rappeler, l'œcuménisme prend sa source véritable dans la grâce du baptême. Plus précisément il y a ce verset cinquième du quatrième chapitre de l'épître aux Éphésiens : « Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en tous ». Mais le don du baptême ne trouve-t-il pas racine, ne trouve-t-il pas la force de son déploiement dans une forme d'expérience humaine que la tradition chrétienne mettrait justement en avant ? Je veux dire la promotion d'une idée de l'homme dont le christianisme pourrait prétendre l'avoir engendrée, alors que cette même idée paraît être curieusement d'une universalité que l'on ne peut pas contester.

« Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre ». Cette parole de Jésus doit, me semble-t-il, nous donner à réfléchir sérieusement sur le rapport que le chrétien entretient au temps. Nous pouvons

considérer une première chose : l'aujourd'hui que Jésus invoque est lui-même riche d'une parole immémoriale. Sous la forme de l'accomplissement, cette parole, le texte d'Ésaïe, est constitutive de l'aujourd'hui que Jésus évoque. En d'autres termes, la parole d'Ésaïe a échappé à une forme déterminée du temps, celle précisément où il n'est question que d'un temps qui passe, ce temps où il n'est question que de la succession du passé, du présent, et du futur.

En effet, plaçons toute l'expérience que nous avons du temps sous la figure de l'accomplissement. Il faudrait alors comprendre le passé autrement que sous la forme d'un « avoir-été ». Le passé ne serait nullement le bagage que l'on posséderait et qui se remplirait au fur et à mesure que le temps s'écoule. Il serait plutôt, ce qui ne cesse pas d'être – je ne cesse pas d'être l'enfant que j'ai été. Nous parlerons ici du « toujours-déjà ». Et le futur, s'il est à penser comme dominé par la figure de l'accomplissement, il devient l'« à-venir », autrement dit le lent et patient avènement d'un temps qui serait la forme finale du temps. Toute notre expérience du temps serait ainsi marquée par l'imminence d'une révélation comblant entièrement ce que l'être humain recherche en termes de proximité qui l'approprie à Dieu et à lui-même. Ici, nous devons parler du « toujours-encore ».

Vivre à la contrée, vivre dans la contrée de ce qui nous tient à distance de l'accomplissement et de ce qui en lui advient à neuf de ce que nous avons été – l'enfant que nous fûmes -, tel est le présent (« *Anwesen* » et non « *Präsenz* ») qui nous détourne définitivement du pur maintenant. Nous sommes alors rapportés au temps en tant qu'il se produit. Peut-être même sommes-nous ramenés à l'aujourd'hui dont Jésus parle dans l'Évangile de Luc. Une telle prodigalité du temps est vie. Une telle prodigalité est ce qui advient au plus profond de nous-même. Oui, nous ne serions peut-être pas essentiellement un composé de corps, d'âme, et d'esprit, mais d'abord et avant tout une temporalité.

Si j'ai dit tout cela, et ce fut certainement fastidieux, c'est pour exprimer combien notre vie est fondamentalement temporelle. Cela, des auteurs comme saint Paul, saint Augustin, et Luther l'ont bien envisagé. Mais cela, ils le suggèrent en partant de la foi dans sa propriété eschatologique : l'aujourd'hui qui n'est plus cette date ou cette heure que je peux lire sur un cadran solaire ou sur une montre, devient l'appel incessant à la disponibilité à ce qui dans son

retrait, demeure l'indisponible, le mystère de Dieu.

Je reviens à mon idée de fond. Il existerait en tout homme et en toute femme, une expérience fondamentale qui les exposerait de manière appropriée à conjoindre l'aujourd'hui auquel Jésus dans sa parole immémoriale les appelle avec leur propre existence temporelle. Ce retour pour eux à un temps autrement compris et plus originel serait peut-être le lieu de l'unité que nous cherchons à vivre. Une unité intrinsèquement marquée par l'expérience vivante de la parousie. Oui, frères et sœurs, finalement, ne sommes-nous pas nous tous, à la recherche de ce temps où la part la plus active de nous-même, celle précisément dont les témoins de chacune de nos vies peuvent se souvenir, soit portée par une espérance en celui que nous reconnaissons comme notre « à-venir » ? Et cette part active ne serait-elle pas justement le lieu même où en son retrait, la présence de Dieu le Père marque le destin de tous ceux qu'il reconnaît comme ses enfants ? « À tout moment, nous rendons grâce à Dieu au sujet de vous tous, en faisant mémoire de vous dans nos prières. Sans cesse, nous nous *souvenons* que votre foi est active, que votre charité se donne de la peine, que votre *espérance* tient bon en notre Seigneur Jésus Christ, en *présence* de Dieu notre Père » (1 Thessaloniens 1:2-3).